

Notre conception de l'homme

Père Norbert A. Luyten, O.P.

A la lecture de ce titre, une question se pose automatiquement: pouvons-nous parler de notre conception de l'homme? N'est-ce pas un trait caractéristique de ce que nous nommons avec une certaine fierté: le monde libre, de ne pas imposer des conceptions; par conséquent de vivre dans un pluralisme, chacun étant libre de se faire sa conception de l'homme, sans qu'une autorité quelconque puisse lui prescrire ce qu'il doit penser. La question n'est ni rhétorique, ni illusoire: elle s'impose.

Voilà, semble-t-il, notre route barrée avant même que nous y soyons engagé.

Et pourtant. Si j'ai accepté de parler sur ce thème, c'est bien que j'estimais pouvoir lui donner un sens. Pour bien marquer les positions, formulons notre thèse, face à l'objection soulevée: précisément en tant que nous proclamons notre appartenance à un monde libre, nous professons déjà une certaine conception de l'homme.

Ceci peut paraître paradoxal. La liberté fondamentale, sans laquelle on ne peut vraiment pas parler de monde libre, n'est-ce pas la liberté d'opinion. La démocratie ne garantit-elle pas à chacun le droit d'avoir et de défendre ses idées? D'ailleurs les faits sont là: nous sommes ici venant d'horizons très différents, ayant des conceptions politiques et religieuses divergentes, ce qui semble bien impliquer des conceptions différentes de l'homme.

Il serait évidemment ridicule de vouloir nier toute différence entre la conception de l'homme, telle qu'on la trouve par exemple chez un catholique d'une part, chez un athée de l'autre. Entre l'homme qui se croit créature de Dieu, et celui qui n'admet que des valeurs humaines; entre celui qui se sent fils de Dieu et frère du Christ, et celui qui ne reconnaît aucune transcendance, il y a évidemment des différences de conception non négligeables. Et pourtant, à travers ces évidentes divergences, je maintiens qu'une certaine conception de l'homme, caractéristique pour notre monde libre, nous unit.

Nous avons tort de définir notre liberté par nos divergences, comme si la liberté se mesurait aux contradictions internes qu'elle peut contenir dans son sein. Il faut avouer qu'il y a quelque chose de déroutant à vouloir définir la liberté à laquelle nous attachons instinctivement le plus haut prix, par la référence à une somme de contradictions internes possibles. Autant la notion de liberté est chargée pour chacun de nous de contenu positif, autant la contradiction nous apparaît comme quelque chose de négatif. N'est-ce pas déjà une indication suffisamment claire, que ce n'est pas dans la contradiction en tant que telle, dans les divergences des conceptions, que nous devons chercher l'essence de notre liberté. Manifestement, au coeur de la liberté, nous devons trouver du positif. Aussi, à travers les divergences de conception dont nous parlions, quelque chose d'éminemment positif apparaît. Si les opinions peuvent différer, c'est que chacun possède en soi une personnalité autonome, à laquelle on ne peut imposer du dehors ni ce qu'elle doit penser, ni ce qu'elle doit faire. La liberté signifie qu'en son être le plus profond, chaque homme s'appartient à lui-même et à personne d'autre. Dans ce noyau intime de sa personnalité, c'est lui qui est responsable de ce qu'il est, de ce qu'il pense, de ce qu'il fait de sa vie. A travers nos divergences, c'est ce noyau d'autonomie, ce centre de liberté, que nous reconnaissons en chacun de nous. Or, si paradoxal que cela puisse paraître, en proclamant la valeur

que nous attachons à cette liberté fondamentale de l'homme, en la défendant même à travers les divergences qu'elle entraîne et les conflits qu'elle fait naître, nous défendons une conception de l'homme qui nous est commune à tous. Plus les divergences et les conflits nous sont pénibles et nous déchirent, plus nous rendons hommage à cette conception de l'homme, qui voit en lui une personne libre, autonome, maître de son propre destin.

Ceci répond bien à la difficulté qui nous était faite d'entrée en matière. Certes, nous avons des conceptions de l'homme qui diffèrent les unes des autres, par des traits que nous ne devrons pas spécifier ultérieurement ici, mais, paradoxalement, le fait de ces divergences fait apparaître, à un niveau plus profond, une conception fondamentale de l'homme, qui nous est commune à tous. En effet des divergences dans la façon de penser l'homme, ne peuvent ni se concevoir ni s'énoncer, sinon dans une société d'hommes ayant en commun un idéal de liberté. Celui-ci reconnaît en chacun une personne à respecter, un sujet responsable de ses pensées et de ses actions. Et c'est là déjà, incontestablement, une conception fondamentale de l'homme, qui nous permet amplement de parler de notre conception de l'homme. Pour rudimentaire que soit encore cette conception, dont nous n'avons indiqué que l'idée fondamentale, il est déjà suffisamment clair que la liberté en est le trait décisif. Quels que puissent être nos désaccords, nous sommes d'accord qu'essentiellement et fondamentalement, l'homme est un être libre. En désignant notre civilisation avec les valeurs que nous y apprécions et défendons, par le terme "monde libre", nous nous référons manifestement à cette conception fondamentale de l'homme.

Mais, pourrions-nous demander, si nous pouvons avoir des conceptions divergentes sur tant de points, pourquoi ne pourrions-nous pas avoir des divergences semblables quant à ce que nous avons appelé cette conception fondamentale de l'homme libre? Qui peut nous obliger à admettre cette dernière, puisque par définition, nous n'admettons pas que quelqu'un nous impose ce que nous devons penser? Ne sommes-nous pas acculés à la contradiction, à l'absurde?

En répondant à cette question, un autre aspect fondamental de notre conception de l'homme se dégage. Personne ne nous contraint ni ne peut nous contraindre à admettre cette conception fondamentale de l'homme comme être libre. Et néanmoins nous ne pouvons la refuser: nous y sommes obligés. Nous voilà devant un nouveau paradoxe. Personne ne nous oblige, ni ne peut nous obliger, et pourtant nous sommes convaincus d'être obligés à cette conception de notre liberté.

Le paradoxe est plus apparent que réel, et une brève réflexion nous permettra de dissiper l'ambiguïté. Si nous nous savons obligés, sans que personne ne nous oblige, c'est que la chose elle-même s'impose à nous, dans sa vérité irrécusable. Personne ne m'oblige à voir l'autre qui est devant moi: sa seule présence suffit à l'imposer à ma vue. Ainsi, de façon plus subtile, nous sommes convaincus qu'il y a, ce que nous pouvons appeler la vérité des choses, c'est-à-dire cette qualité des réalités de s'imposer à nous. Or parmi ces choses qui s'offrent à notre connaissance, la plus importante, c'est bien l'homme: moi-même, mes semblables. Il y a une vérité de l'homme, que je ne détermine pas arbitrairement, à ma guise, mais qui s'impose à moi de façon inéluctable. Je ne puis donc pas me faire une idée de l'homme selon mon bon plaisir, selon mes désirs ou mes lubies, pas même selon ce qui me semblerait mon intérêt; dans un sens très fondamental de nouveau, la conception de l'homme s'impose. C'est le respect pour ce que nous avons appelé "la vérité de l'homme" qui me la dicte. Ne pas vouloir l'admettre, c'est se condamner soi-même à être dans l'erreur. Nous trouvons donc ici, dans cette force inéluctable avec laquelle la vérité des choses s'impose à nous, la racine ultime de cette conception de l'homme qui fait la base solide de notre vie individuelle et de nos sociétés libres.

Mais, pourrait-on demander, si cette conception s'impose, ne doit-elle pas être dès lors le lot de tous les hommes? Comment parler alors de "notre conception de l'homme" en l'opposant - au moins implicitement - à d'autres conceptions, que nous rejetons, que nous combattons même. N'y a-t-il pas là une inconséquence, voire une impossibilité?

Cette question n'est pas oiseuse. Elle nous invite à une réflexion plus poussée et plus précise.

Lorsque nous parlons d'une vérité qui s'impose, nous n'envisageons évidemment point une nécessité physique à laquelle nous ne pouvons nous soustraire, et qui dans ce sens s'imposerait comme par exemple la loi de la gravitation qui nous rive à la terre (notons pour les esprits critiques, que même les spoutniks ne nous libèrent point de la loi de la gravitation; ils n'en sont qu'une application d'ailleurs spectaculaire). La vérité s'impose à nous de façon plus subtile, ce qui ne veut pas dire moins forte.

En gros, on pourrait distinguer deux modes selon lesquels quelque chose s'impose à nous, en remarquant d'ailleurs d'emblée, que c'est seulement pour le deuxième type que nous parlons au sens vrai de "s'imposer à". Il y a d'abord le mode physique: l'exemple déjà cité de la gravitation, un coup que nous recevons, un cancer qui nous mine, etc. Dans tous ces cas, c'est notre corps qui subit une loi, une influence, une maladie. Notons bien ces deux choses: il s'agit de notre corps (mode corporel) qui subit (mode passif) une influence. Tout autre est la façon dont la vérité s'impose à nous. Elle ne s'impose pas à notre corps, mais à notre esprit, et cela, non comme un impact ou une violence que celui-ci subit, mais comme une évidence à laquelle il se rend. (Notons l'expression active "se rendre", typique de l'attitude active de l'esprit).

Cette constatation, qui pourrait paraître anodine, tellement elle nous semble aller de soi, est lourde de conséquences pour notre conception de l'homme. En définitive, elle met en lumière que pour nous, l'homme, en tant que sensible à la vérité, est, dans ce qu'il a de plus essentiel, esprit et non simplement de la matière, fût-elle admirablement organisée dans le corps humain. Sans doute, il faudrait de longues réflexions philosophiques pour définir exactement ce que c'est que l'esprit. Ce n'est pas ici l'endroit de le faire (je l'ai fait en d'autres occasions). Mais bien avant la réflexion philosophique technique, l'homme, précisément par l'esprit qui l'habite, se saisit lui-même dans son caractère irréductible à toute matérialité. Et spontanément, il sait que cette dimension spirituelle, qui coïncide d'ailleurs avec le caractère personnel de l'homme, présente une valeur inaliénable, sacrée, et par là lui impose des limites infranchissables. La matière sous toutes ses formes, même le monde vivant, est à la disposition de l'homme; il les façonne, les manipule, les transforme à sa guise. Devant la dimension personnelle qu'il rencontre soit en lui-même, soit chez ses co-humains, il sait que ce droit à disposer souverainement cesse. Il doit respecter cette personnalité, qui a un droit absolu à disposer librement d'elle-même, et qui exclut par là-même d'être pure disponibilité pour un autre. On pourrait croire que c'est là une de ces théories générales, trop spéculatives pour être pratiques, dont les philosophes semblent avoir le secret (et le goût!). Il suffira d'une brève réflexion pour réaliser à quel point nous sommes ici dans la réalité la plus concrète, dramatiquement "pratique" de nos jours. Quand on traite un homme avec des drogues, lorsqu'on l'expose à des conditions matérielles qui brisent sa résistance psychique, n'est-ce pas méconnaître pratiquement la valeur spirituelle et personnelle de l'homme, faisant violence à son esprit à travers un corps torturé ou drogué? Si nous refusons avec horreur de telles pratiques, n'est-ce pas précisément en fonction d'une conception de

l'homme, qui se refuse à ne voir en lui qu'une chose dont on pourrait disposer à sa guise, reconnaissant en chaque homme une liberté, une personnalité inaliénables, maître d'elle-même, appelée à connaître la vérité, non à être jugulée par la violence de manipulations matérielles.

Les cas auxquels nous venons de faire allusion ne nous montrent pas seulement à quelles conséquences inhumaines peut mener une fausse conception de l'homme; ils illustrent encore de façon éloquente que les fausses conceptions de l'homme n'appartiennent pas au royaume des mythes, mais sont malheureusement d'une réalité navrante. Il serait aussi vain qu'inutile de chercher ici à préciser ou à localiser de telles pratiques. Il nous suffit de savoir qu'elles existent, pour nous démontrer, par contraste, la nécessité d'une conception saine de l'homme, comme base de toute notre civilisation.

Mais objectera-t-on, si vraiment la vérité de l'homme s'impose à notre esprit, comme nous avons tâché de le montrer, comment se fait-il qu'on peut avoir une conception fautive de l'homme, menant à des pratiques si abjectes. Une vérité qui s'impose, ne doit-elle pas s'imposer à chaque esprit, à chaque homme?

La réponse à cette question nous permettra de mieux mettre en lumière un aspect des plus importants de notre conception de l'homme. Nous avons déjà noté plus haut que l'esprit ne subit pas la vérité; il y adhère de façon active, il se rend à elle; il la reçoit comme on accueille un hôte. Ce n'est même pas tout de l'accueillir: souvent il faut la chercher, voire la conquérir. La vérité sur les hommes et les choses ne s'étale pas nécessairement devant nous comme un livre ouvert. Et même si le livre est ouvert devant nous, il faut savoir le lire, voire le déchiffrer. Depuis nos premières questions enfantines balbutiées, depuis nos premières leçons apprises à l'école, jusqu'à notre expérience d'hommes mûrs, nous avons appris que la vérité ne s'acquiert pas sans effort. C'est assez dire que la possession de la vérité n'est pas un résultat automatique, qui se produirait pour ainsi dire mécaniquement à la rencontre de notre esprit avec la vérité, comme l'étincelle jaillit du choc de deux pierres. Disons plutôt que la vérité ne s'acquiert que dans une vraie rencontre, au sens fort du mot. Pour rencontrer un autre homme, au sens vrai, profond du mot, non pas en lui disant un bonjour furtif ou en lui serrant la main en passant, mais pour le rencontrer lui-même, dans l'intimité de son être, il faut se donner, il faut au sens littéral venir à sa rencontre, s'ouvrir, être prêt à l'accueillir chez soi. Chacun qui a vraiment rencontré un homme, trouvé un ami, sait ce que je veux dire. Eh bien, notre rencontre avec la vérité obéit aux mêmes lois. Ne rencontre la vérité que celui qui est prêt à l'accueillir chez lui, qui va à sa rencontre, qui s'ouvre à sa lumière. C'est dire que notre conception de l'homme n'est pas un article bon marché qu'on ramasse dans les rues, ou une doctrine toute faite qui nous est livrée d'office par un parti ou par l'état. La vérité ne se révèle qu'à celui qui la recherche. Notre conception de l'homme n'est vraiment nôtre que si nous l'avons acquise dans un effort de tous les jours. Certes, nous ne devons pas nous faire des illusions. Nous ne sommes pas à l'abri, dans notre monde libre, de tendances qui visent à nous embrigader, à nous imposer des vérités toutes faites. Qui ne connaît l'abus, fait aussi dans nos démocraties, de slogans faciles, qui prétendent nous ingurgiter des doctrines à la manière dont le médecin nous donne une injection. Une certaine paresse intellectuelle ne nous rend que trop vulnérables à de telles machines de propagande. L'homme étant ce qu'il est, il est certes difficile d'éviter ces abus. Au moins faut-il que nous soyons conscients de ce que notre conception de l'homme ne s'accomode pas d'un tel bourrage de crâne. Elle n'aura vraiment de valeur que pour autant que chacun se l'aura acquise comme une conviction bien à lui, dont il a évalué dans une réflexion personnelle toute l'importance.

Qu'on me comprenne bien. Je ne voudrais pas prêcher ici un individualisme effréné, qui enfermerait la vérité dans le champ clos de l'individualité d'un chacun. Nullement! La vérité n'est pas le monopole exclusif de chacun de nous. Bien au contraire, la vérité est un bien social par excellence. C'est par elle et en elle que nous pouvons communier les uns avec les autres. Elle n'est donc pas un bien que nous pouvons garder jalousement pour nous. Nous avons, au contraire, le devoir de la communiquer, de lui rendre témoignage. Il n'est donc nullement contraire à notre conception de l'homme, de la proclamer bien haut, de la communiquer à d'autres, de la promouvoir, même de faire de la propagande pour elle. A condition toutefois que tout cela appelle à la conviction, personnellement assumée de l'autre, et non à son instinct grégaire, encore moins à une discipline aveugle d'un parti quelconque.

Tout ceci nous montre que la conception de l'homme qui est celle de notre monde libre, est tout autre chose qu'une recette facile, qu'il suffirait d'apprendre par coeur et d'enseigner aux autres, pour constituer automatiquement la société que nous désirons. Bien au contraire, ce n'est qu'au prix d'un effort continu de chacun de nous, mis en commun dans un échange de vues libre et ouvert, que pourra se maintenir et s'affirmer notre conception de l'homme, dont la vérité profonde et fondamentale n'aura d'égal que l'équilibre toujours délicat qui l'adaptera et l'appliquera à chaque situation nouvelle ainsi qu'aux exigences personnelles de chacun de nous. Car, loin de nous ranger dans une masse anonyme, cette conception de l'homme, tout en étant la base solide et le ciment de notre société libre, fondera et sauvegardera la personnalité propre de chacun de nous.

Cette dernière affirmation soulève un problème qui, au fond, était présent de façon latente dans toutes nos réflexions. Nous avons tellement insisté sur le caractère personnel de cette conception de l'homme, que nous avons tâché de définir comme la nôtre, qu'il peut paraître plus que douteux, qu'il sera possible de bâtir sur une base tellement personnelle, pour ne pas dire individuelle, une société humaine viable. D'ailleurs, l'expérience ne nous montre-t-elle pas que c'est là le talon d'Achille de nos sociétés libres. Combien de fois n'a-t-on pas comparé la faiblesse inhérente de notre monde occidental, dit libre, qui s'épuise en discussions et oppositions paralysantes, avec la puissance monolithique du bloc communiste. Il est vrai que cette unité massive du monde communiste semble appartenir au passé. Mais de façon plus restreinte, à l'intérieur de chaque obédience communiste, n'a-t-on pas l'avantage immense d'une unité massive autour d'un idéal commun?

Je crois que nous nous trompons parfois singulièrement dans notre évaluation des mérites comparés des deux systèmes en question. Une unité entre hommes basée sur la force et la coercition peut paraître plus solide. Elle peut même, dans l'immédiat, présenter certains avantages. Elle souffrira toujours d'un vice de base, qui, à la longue doit nécessairement être mortel: elle est inhumaine. La violence et la force ne peuvent jamais être un lien efficace et permanent entre des hommes, libres par leur nature même. Une société, basée sur de tels procédés, sera toujours un géant aux pieds d'argile. Si nous ne nous laissons pas éblouir par certains succès douteux, qui ne nous semblent durables que parce que notre expérience est trop limitée, nous pouvons observer déjà assez clairement aujourd'hui, quelle faiblesse redoutable se cache sous cette force apparente.

Mais, notre propos n'est pas de dénoncer les erreurs des autres. C'est d'ailleurs une méthode, aussi facile qu'inefficace, de se consoler de ses propres tares en soulignant celle des autres. Qu'en est-il de la question soulevée? La conception de l'homme, telle que nous l'avons développée ici, n'est-elle pas fatale pour toute vraie société, puisqu'elle maintient au coeur de celle-ci autant de forces centrifuges,

qu'il y a de personnes qui la composent? Si chaque personne est, en dernière analyse, responsable de sa conception de l'homme et du monde, ne doit-on pas nécessairement aboutir au chaos?

Je crois que la réponse est plus aisée qu'il ne semble à première vue. Certes, soulignons-le d'emblée, une société d'hommes libres et responsables, comportera toujours un pluralisme, inconfortable pour les esprits simplistes, mais hautement souhaitable, puisque conforme à la nature humaine. Toute la richesse et la complexité que contient une société humaine à chaque moment de son existence, est bien trop grande pour qu'on puisse l'organiser dans l'unité rigide d'un système. Que ce pluralisme comporte des risques, des germes de conflit, c'est l'évidence même. Mais ici encore, n'exagérons rien. N'oublions pas que personnel n'est pas la même chose qu'individualiste. L'individualiste se renferme sur lui-même; la vraie personnalité s'ouvre au monde. Une conception de l'homme axée sur la personne, reconnaît la personnalité des autres autant que la mienne propre. C'est dire que je respecte leurs droits, que j'admets leur liberté comme la mienne. Du fait même, mon monde, dont on aurait pu craindre qu'il se ferme sur moi-même, s'ouvre sur les autres et s'appuie sur eux. Le respect pour la personne, qui est à la base même de notre conception de l'homme, est la meilleure garantie que cette rencontre de personnes ne sera pas, principalement, une lutte de chacun contre tous, mais une rencontre de tous avec chacun. Pas besoin d'ailleurs de nous cacher, que cette rencontre sera pleine de tensions, voire de conflits. N'est-ce pas là le signe de la vraie vie? La vitalité d'un organisme est fonction des tensions qui entretiennent en lui le dynamisme nécessaire. Il n'en va pas autrement dans l'organisme social, qu'est une société humaine, composée d'hommes qui tout en participant de la même nature humaine, possèdent chacun leur personnalité propre.

J'arrive à la fin de mon exposé, et, dans un certain sens, c'est maintenant qu'il faudrait commencer. Je ne vous ai pas brossé une image très concrète de l'homme, tel que nous le concevons dans le monde libre. Par contre j'ai tâché de poser quelques principes, d'esquisser les traits fondamentaux de cette conception de l'homme, que je crois être la nôtre. C'est que les philosophes ont la conviction indéracinable, que quelques traits essentiels, ne fussent-ils qu'ébauchés, sont plus importants pour la théorie et la pratique qu'une somme de détails, si consciencieusement exacts ils puissent être. En invitant un philosophe, vous preniez ce risque. Il ne me reste plus qu'à espérer, que vous ne le regretterez pas trop.

(Conferenza tenuta il 13 febbraio 1965 a Faido, al corso per relatori di COSCIENZA SVIZZERA)

